

Culture

Pour sa huitième édition, Art on Paper s'installe à Tour & Taxis-Gare Maritime. La foire d'art conjugue tous les temps du dessin et reçoit plus de 60 galeries.

Art on Paper, le dessin à tous les temps

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ

Le dessin, c'est la genèse de l'art, la forme la plus ancienne de représentation, celle de nos ancêtres qui dessinaient au doigt dans des grottes. Gilles Parmentier, directeur d'Art on Paper, et Joost Declercq, directeur artistique, le soulignent: cette édition s'ouvre aussi au passé.

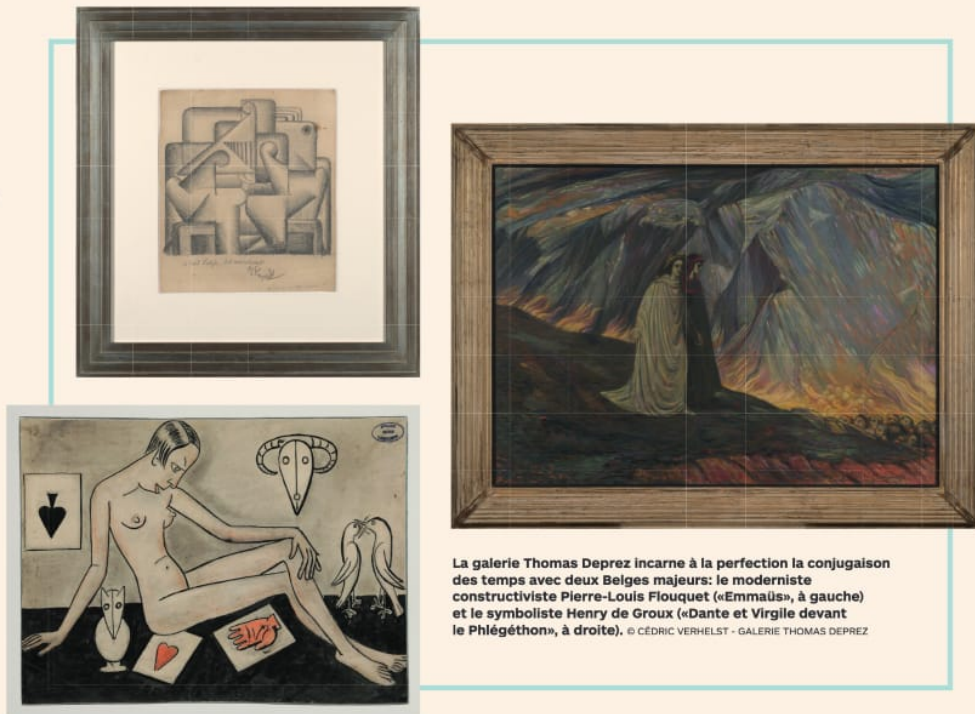
La galerie Thomas Deprez incarne à la perfection cette conjugaison des temps avec deux Belges majeurs, à la charnière du XIXe et du XXe siècles: le symboliste Henry de Groux et le moderniste constructiviste Pierre-Louis Flouquet. Deux pastels rares du premier interprètent l'Enfer de Dante: son «Dante et Virgile devant le Phlégéthon» inscrit dans le cadre un aigle, symbole récurrent de son œuvre, dont les ailes dessinent une ligne de crête. L'admirable «Emmaüs» (1924) du second est une étude préparatoire du tableau éponyme (au musée de Grenoble) qui provient de la très rare collection du psychanalyste suisse Karl Laszlo.

Un siècle plus tard, chez Schönfeld (Bruxelles), le jeune anversois Jesse Willems manie le papier ancien collé-découpé avec maestria et humour, créant des espaces architecturés qu'il enveloppe de carbone, déclinant le constructivisme sous des titres fleurant l'ironie de Broodthaers: «Often times, it's a chair, Monsieur La Palisse».

Icônes méconnues

La Bretonne Françoise Livinec, devenue parisienne, possède une curiosité et un sens de la recherche qui lui font souvent exposer des femmes: «Vendant aux collectionneurs et aux marchands, je veux proposer des œuvres rares à des prix accessibles. Or, des femmes de premier plan, méconnues de l'histoire de l'art, répondent à ces critères». Ainsi, deux noms aux deux extrémités du XXe siècle: la Russe devenue Française Marie Vassilieff et la Hongroise, née en Allemagne, devenue Suisse Rosemarie Koczj.

Gilles Parmentier, directeur d'Art on Paper, et Joost Declercq, directeur artistique, le soulignent: cette édition s'ouvre aussi au passé.



La galerie Thomas Deprez incarne à la perfection la conjugaison des temps avec deux Belges majeurs: le moderniste constructiviste Pierre-Louis Flouquet («Emmaüs», à gauche) et le symboliste Henry de Groux («Dante et Virgile devant le Phlégéthon», à droite). © CÉDRIC VERHELST - GALERIE THOMAS DEPREZ

Marie Vassilieff use de sa science du cadrage et de la composition dans son «Nu aux cartes» (1930), à la géométrie joueuse et dépouillée. Protégée de Matisse peu après son arrivée à Paris en 1907, elle fonde une académie de dessin en 1912, puis la «cantine Vassilieff» pour artistes, pendant la Première Guerre mondiale, fréquentée par Picasso ou Modigliani.

Son inspiration est d'abord cubiste, avant un renouement avec la figuration. L'icône est son autre source, comme chez un Jawlensky, ainsi qu'en témoigne un dessin présurréaliste de juillet 1927 (paru dans la revue La Sagesse, en 1929, avec René Char, Jean Cocteau ou Max Jacob). «Le couples»: deux visages occupent chacun un plan de la géométrie, et le trait qui en forme l'ossature apparaît ou disparaît sous la lumière.

Françoise Livinec prêterait une Marie Vassilieff de 1916, «Scipion l'africain ou l'homme au damier», extraordinaire figure athlétique nue et noire postcubiste, au Musée du Petit Palais (Paris) pour Le Paris des modernes. Rosemarie Koczj, Hongroise rescapée de la Shoah, vécut son enfance dans des orphelinats avant la Suisse en 1961. Elle eut pour première

collectionneuse Peggy Guggenheim. Dans les années 1980, elle entame une série d'œuvres «tissant un linéaire» aux victimes de la Shoah (Sans titre n° 53).

Les Strasbourgeois de East présentent Pascal Bazil, que le dessin et la peinture ont mené à la sculpture. Inspirés par d'autres brutalités, l'environnement ferroviaire et maritime, du canal de l'Ourcq à Paris au Cap d'Antifer au Havre, ou par les terres de guerre comme le tristement célèbre Chemin des Dames, ses dessins postcubistes transforment la grue en motif abstrait, et sa série monochrome, proche du daguerrétype, évoque les photographies nocturnes d'un Masao Yamamoto.

Brutalité et ironie

Settantotto présente l'Allemand Herman de vries («Il veut son nom en minuscules», insiste le galeriste Thijs Dely), qui inscrit sur le papier, au doigt, des traces des terres prélevées dans les forêts. Renouant avec l'art pariétal, il transfère la terre même sur la feuille (ou le bois brûlé ou la brindille devenus signes) par un geste du doigt, tracés où subsiste son empreinte digitale.

Nosco, galerie du Marseillais Cyril Moumen,

née à Londres en 2007, transférée à Marseille en 2019, est au Sablon depuis janvier 2023. Il expose un autre artiste du rituel, le Roumain Radu Oreian, aux motifs obsessionnels parents de compositions majeures inspirée par le mantra («Naissance d'une galaxie» de Max Ernst). Sur son «Farewell to the Thinker of Thoughts III» (2019), il quadrille la feuille, y dépose de la matière et ajoute une pointe de couleur, en étudiant les tonalités de la couleur de la peau. Vue à distance ou à proximité, l'œuvre se transforme en conjuguant deux infinis.

Dernier ritualiste sur papier, le Barcelonais Jordi Alcazar, proche de Tàpies, joue du papier et du plexiglas avec les livres anciens qu'il collectionne: il en retire la couverture et leur fait pleurer de l'encre («X Libris»).

Citons enfin chez Laurentin les encres aériennes d'un «peintre de l'absolu», le Belge Antoine Mortier, cousines du premier Soulagès, et les gouaches et encres du Franco-belge Raoul Ubac («Composition», 1946).

www.artonpaper.be, du 5 au 8 octobre, Gare Maritime - Tour & Taxis, rue Picard 11, 1000 Bruxelles.